

India Place

Lorsque ses désirs
deviennent réalité...



SAMANTHA
YOUNG



India Place

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Semi-poche
Dublin Street
London Road
Jamaica Lane

Numérique
Fountain Bridge

SAMANTHA
YOUNG

India Place

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Benjamin Kuntzer



Titre original
FALL FROM INDIA PLACE

Éditeur original
New American Library, a division of Penguin Group (USA) LLC, New York

© Samantha Young, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

*Pour Kate et Shanine.
Et pour M. Neil Innes.
Vous êtes les meilleurs profs
que j'aie jamais eus.
Vous m'inspirez.
Vous avez inspiré Hannah.*

*Souviens-toi de ce soir,
c'est le début de l'éternité.*

Citation attribuée à Dante ALIGHIERI

1

Édimbourg. Octobre

En foulant les rues pavées d'Édimbourg pour aller donner mon premier cours, je m'étais promis d'être de ces profs qui font tout leur possible pour capter l'attention de leurs élèves. Pour tenir parole, je me retrouvais depuis régulièrement contrainte de m'humilier en faisant étalage de ma fantastique inaptitude à dessiner.

Je fis disparaître mes ridicules illustrations du rétroprojecteur et les remplaçai par deux phrases.

J'adressai un regard timide aux six adultes de vingt-quatre à cinquante-deux ans qui constituaient ma classe et leur décochai un rictus empreint d'ironie.

— Je déteste vous priver de mon génie artistique, mais il est temps de passer à autre chose.

Portia – mon élève de cinquante-deux ans, qui était toujours d'assez bonne humeur pour dissiper la tension qui régnait souvent dans la salle – me sourit, tandis que Duncan, un mécanicien de trente-trois ans, ricana. Les quatre autres continuèrent de me dévisager, les yeux écarquillés et légèrement effrayés, comme si tout ce que je

pouvais dire ou faire était destiné à les mettre à l'épreuve.

— Maintenant que vous avez visualisé ces mots clés et que, je l'espère, vous avez pu les assimiler grâce à mes esquisses maladroites, j'aimerais vous familiariser avec la façon dont on les emploie au quotidien. D'ici la fin du cours, je voudrais donc que vous recopiez ces deux phrases dix fois.

Je vis Lorraine, mon étudiante de vingt-quatre ans très angoissée et ombrageuse, se mordiller la lèvre, et grimaçai en m'imaginant ce qu'elle allait faire subir à ladite lèvre après avoir reçu ma consigne suivante. :

— J'ai ici deux petites brochures pour chacun d'entre vous. L'une est remplie de mots clés, l'autre de phrases entièrement composées de mots clés. Je veux que vous choisissiez dix d'entre elles et que vous les écriviez dix fois chacune pour la semaine prochaine.

Lorraine blêmit, et je sentis aussitôt ma poitrine se comprimer sous l'effet de l'empathie. C'était précisément pour des gens comme elle que je m'étais portée volontaire afin de donner des cours d'alphabétisation destinés aux adultes dans le foyer municipal de mon quartier. Certains de mes proches, comme mon amie Suzanne, me trouvaient complètement dingue de vouloir faire du bénévolat pendant mon année probatoire en tant que professeur d'anglais au lycée. Ils avaient peut-être raison. Ma charge de travail à l'école était déjà démentielle. Cependant, nous nous relayions avec un autre bénévole pour ces leçons, qui ne m'accaparaient donc qu'une soirée par semaine – et qui me permettaient de me sentir vraiment utile. Parfois, il était difficile de mesurer l'impact que je pouvais avoir sur mes lycéens, et je savais

que je connaîtrais de nombreuses périodes au fil de ma carrière durant lesquelles j'aurais le sentiment de ne pas servir à grand-chose. Alors que le bénévolat m'apportait chaque fois ce genre de satisfaction. La plupart des adultes à qui j'enseignais étaient sans emploi, à l'exception de Portia et de Duncan. Le patron de celui-ci lui avait demandé d'améliorer son écriture et sa lecture. Portia avait d'une manière ou d'une autre réussi à vivre sa vie en sachant à peine lire et compter (jusqu'au jour où ça ne lui avait plus suffi), mais les autres peinaient à conserver un job à cause de leurs lacunes en expression et communication.

Je savais que l'illettrisme était un gros problème dans ce pays, mais comme j'avais grandi entourée de livres au sein d'une famille instruite, je ne m'étais jamais réellement sentie concernée. Jusqu'à l'année précédente.

Je n'oublierai jamais un épisode de mon année de stage : j'étais en contact avec le père d'une élève qui avait été visiblement secoué quand je lui avais demandé de jeter un œil au devoir de son enfant. Des perles de sueur étaient apparues sur son front lorsqu'il m'avait avoué d'une voix hésitante qu'il ne savait pas lire. Quand je lui avais par la suite fait signer une décharge nous autorisant à emmener sa fille voir *La Nuit des rois* au théâtre, c'était d'une main tremblante qu'il avait gribouillé son paraphe à l'endroit indiqué.

La peur et l'humiliation qu'il avait éprouvées à cause de son handicap m'avaient profondément bouleversée, si bien que les larmes m'étaient montées aux yeux. Un homme adulte rendu si faible et démuni par quelques lettres inscrites sur une page ? Je n'avais pas aimé assister à son désarroi, et je m'étais mise dès le soir même à chercher des

cours d'alphabétisme. J'avais rempli quelques formulaires et, environ un mois plus tard, le centre St Stephen, le foyer municipal de mon quartier, m'avait contactée à la suite du départ de l'un de leurs professeurs volontaires.

En dépit du fait que mes apprenants avaient semblé légèrement dubitatifs en découvrant une femme plus jeune qu'eux, j'avais réellement l'impression que nous faisons de gros progrès.

— Hannah, ta tête nous cache le mot entre « laver » et « froid », me lança Duncan d'un ton taquin.

— Est-ce une façon polie de me faire remarquer que j'ai une grosse tête ? repartis-je en m'écartant pour qu'ils puissent tous voir le tableau.

Il sourit.

— Nan, elle est juste à la bonne taille. C'est une très jolie tête.

— Eh bien, merci. Je l'ai fait pousser moi-même, répliquai-je d'un air amusé.

Il railla ma plaisanterie loufoque, mais ses iris étaient empreints d'hilarité quand Portia m'acclama.

J'observai en souriant les têtes penchées sur les blocs-notes et les stylos s'agiter à des vitesses différentes, certains douloureusement lents et appliqués, d'autres plus rapides et plus fluides. Mon sourire s'évanouit quand je remarquai que Lorraine se tournait vers les autres, paniquée, en se rendant compte qu'ils continuaient de s'affairer.

Elle me surprit à la dévisager et me lança un regard noir avant de baisser les yeux sur sa feuille.

Je la perdais, je le sentais au fond de moi.

À la fin de l'heure, j'allai la voir avant qu'elle puisse s'enfuir à toutes jambes.

— Ça t'embête de rester quelques minutes ?

Elle plissa les paupières et s'humecta les lèvres nerveusement.

— Euh, pourquoi ?

— S'il te plaît ?

Elle ne répondit pas, mais ne partit pas non plus.

— Merci pour le cours, Hannah ! me lança Portia en franchissant la porte.

Sa voix dut porter jusqu'à la réception. Je parlais toujours plus fort que nécessaire en classe, parce que j'avais l'impression que Portia souffrait d'un léger déficit d'audition qu'elle refusait d'admettre. C'était une femme resplendissante qui bénéficiait soit de gènes formidables, soit de crèmes anti-âge de première qualité, et qui, à l'évidence, était très fière de son apparence. Reconnaître son illettrisme était une chose, avouer être dure de la feuille en était une autre, car c'était un signe de vieillesse, et j'étais sûre qu'elle ne voulait pas qu'on la pense plus âgée qu'elle ne se sentait.

— De rien, répondis-je avec affection en adressant à tous mes autres élèves un salut de la main.

Quand je me retournai vers Lorraine, je ne fus pas surprise de la voir croiser les bras et déclarer sèchement :

— J'vois pas l'intérêt d'rester vu qu'j'en ai fini avec ces conneries.

— Je me doutais que tu allais me dire ça.

Elle roula les yeux.

— Ouais, c'est ça. Genre.

Elle se dirigea vers la sortie.

— Si tu pars maintenant, tu seras de retour à la case départ. Incapable de travailler.

— Sauf pour faire des ménages.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

Lorraine fit volte-face et cracha en fulminant :
— Quoi ? C'pas assez bien pour toi ? T'es trop bien pour faire l'ménage ? R'garde-toi. T'sais c'que c'est d'travailler dur pour rien gagner ? Et j'suis censée prend' des l'çons d'toi ? J'crois pas, nan.

Calmement, j'étudiai ses cheveux noirs ramassés en une queue de cheval négligée, son maquillage bon marché, ses vêtements bas de gamme et froissés et l'imperméable fin qu'elle portait par-dessus. Je remarquai enfin les bottes éraflées par bien trop de journées difficiles.

Elle n'avait que deux ans de plus que moi, mais il y avait dans son regard une certaine dureté qui la faisait paraître plus âgée. J'ignorais tout de sa vie, mais je savais qu'elle s'en prenait à moi parce qu'elle avait peur.

Qui sait ? Peut-être qu'elle m'attaquait aussi à cause de ma manière de parler, de m'apprêter, de m'habiller ou de me tenir. Parce que j'étais diplômée. Confiante. Tout le contraire d'elle. Parfois, cela suffit pour se faire détester. Lorraine avait-elle besoin d'une enseignante différente ? Sans doute. Mais je n'étais pas prête à baisser les bras.

— Il y a différentes manières de travailler dur, Lorraine, lui dis-je d'un ton posé et dépourvu de gentillesse, afin qu'elle n'estime pas que je me montrais condescendante. Les femmes de ménage du lycée où je bosse se décarcassent pour nettoyer après les gamins. (Je fronçai le nez.) Je n'ose même pas imaginer ce qu'elles peuvent trouver dans les toilettes des garçons.

» Mais moi, je me casse le cul à *enseigner l'anglais* à ces mêmes gamins, à préparer mes cours, à corriger leurs devoirs sur mes soirées et mes week-ends, à payer de ma poche du matériel que l'école ne semble jamais pouvoir budgéter.

Je prépare également ces cours-ci et je les assure bénévolement. Alors oui, je sais ce que c'est de travailler dur. Ce n'est certes pas aussi usant physiquement que les ménages, mais mentalement, c'est éprouvant. (Je fis un pas vers elle.) Tu as l'habitude des tâches fatigantes, Lorraine. Là (je lui désignai le tableau), tu sors complètement de ta zone de confort. J'en ai parfaitement conscience. C'est justement pour ça que je suis ici. Pour vous apprendre à lire et à écrire, afin que vous puissiez postuler à un boulot qui vous plaise réellement, et tu ne te serais pas inscrite à ces cours si tu voulais continuer à faire des ménages.

» Même si, entre parenthèses, je présume que tu as malgré tout besoin de savoir lire et écrire dans ton job actuel. Il y a des formulaires à remplir, des listes de clients à déchiffrer... (En la voyant pincer les lèvres, je m'empressai de revenir au cœur du sujet :) Tu ne m'aimes pas beaucoup, d'accord, à ta guise. Je n'ai pas forcément besoin de ton appréciation. En revanche, j'ai besoin que tu m'écoutes quand je te dis que je ne suis pas ici pour te mettre mal à l'aise ou t'humilier de quelque façon que ce soit. Je suis ici pour te faire part de mes connaissances. Tu n'as pas besoin de m'aimer pour apprendre ce que j'ai à t'enseigner. Par contre, il faut impérativement que tu t'apprécies suffisamment pour te convaincre que tu mérites une vie meilleure.

Un silence s'installa entre nous.

Lentement, ses épaules se détendirent.

— Tu crois que tu peux y arriver ? insistai-je.

Lorraine déglutit et hocha sèchement la tête.

— Ça veut dire que je te revois la semaine prochaine ?

— Ouais.

Je réprimai un soupir, secrètement soulagée.

— Si tu as besoin que je reprenne quelque chose qu'on a déjà traité ou si tu veux discuter en tête à tête, n'hésite pas à venir m'en parler. Personne dans cette classe ne souhaite te voir échouer. Vous êtes tous dans le même bateau. Ils te comprennent, même si tu doutes de moi.

— C'est bon, c'est bon, j'ai capté. (Elle leva les yeux au ciel et tourna les talons pour partir.) Calme ta joie.

Bon, parfois, c'était *exactement* comme enseigner au lycée...

Le sourire aux lèvres, je rangeai mes affaires et sortis à mon tour. En éteignant la pièce, je me félicitai intérieurement. Chaque fois que je quittais ma classe en fin de journée, je voulais avoir l'impression d'avoir remporté une victoire, et donc que mes élèves avaient appris quelque chose. Parfois, malheureusement, j'étais simplement épuisée et à bout de nerfs.

Ce soir-là, j'avais le sentiment que Lorraine et moi avions toutes les deux gagné.

Réjouie, et résolue à prendre un peu de temps pour moi, j'envoyai un SMS à deux amies de fac, Suzanne et Michaela, leur proposant pour le lendemain quelques cocktails spécial vendredi.

Je compris dès que je la retrouvai ce soir-là que Suzanne était d'humeur festive et prête à ramener chez elle n'importe quel inconnu. Depuis notre table du bar sur le pont George IV où nous avions nos habitudes, elle scrutait les hommes comme si elle convoitait le meilleur morceau de viande lors d'un buffet. Quand elle reposa les yeux sur moi, j'éclatai de rire et elle sourit.

Michaela eut une moue désapprobatrice en sirotant silencieusement sa boisson.

Je les avais rencontrées à l'université d'Édimbourg après mon emménagement à Pollock Halls, et nous avons pris une colocation ensemble dès notre deuxième année. L'année suivante, quand Michaela s'était installée avec son petit ami, Colin, Suzanne et moi avons investi un appartement plus petit. Puis, notre diplôme en poche, nous nous étions séparées. Suzanne était originaire d'Aberdeen, mais, après ses études, elle avait décroché un poste en ville, dans une grande agence de comptabilité. Comme elle gagnait plutôt bien sa vie, elle pouvait se permettre un deux-pièces dans Marchmont. Quant à moi, j'avais une chance folle : ma grande sœur, Ellie, et son demi-frère, Braden – que je considérais également comme mon grand frère –, étaient assez aisés et, pour fêter la fin de mes études, ils m'avaient offert un magnifique trois-pièces sur Clarence Street, en plein Stockbridge. Je me retrouvais ainsi à équidistance de chez mes parents, sur St Bernard's Crescent, de chez Braden et sa femme, Joss, sur Dublin Street, et de chez Ellie et son mari, Adam, sur Scotland Street. Nous pouvions tous nous rendre les uns chez les autres à pied.

Ma famille était trop protectrice. Elle l'avait toujours été. Malheureusement, cela impliquait que je ressentais parfois le besoin d'échapper à leur surveillance bienveillante. Pour l'appartement, c'était autre chose. Il s'agissait du plus fabuleux et du plus extravagant cadeau de l'histoire – un cadeau que je n'aurais jamais pu m'autoriser avec mon modeste salaire de prof. J'en avais été submergée de joie et je leur en serai éternellement reconnaissante. En toute honnêteté, j'étais ravie d'être si proche des miens. Je commençais à avoir tout un petit groupe de neveux et de nièces que j'adorais autant que leurs parents.

— Tu vois un truc qui te plaît ? demandai-je à Suzanne tout en passant en revue la clientèle.

Il y avait deux beaux gosses debout au bar.

— Bien sûr que oui, se moqua Michaela. Sans doute même cinq.

Suzanne fit mine d'être outrée.

— Tout le monde n'a pas la chance de trouver le grand amour à dix-huit ans. Certaines d'entre nous doivent embrasser des tas de crapauds avant de trouver leur prince. Et elles estiment que c'est très bien comme ça.

Michaela et moi pouffâmes. Effectivement, Michaela ne nous accompagnait au bar que pour entretenir nos liens. Elle était fiancée à Colin, un étudiant écossais dont elle était tombée amoureuse en première année de fac. Elle avait décidé de ne pas rentrer chez elle, dans le Shropshire, en Angleterre, afin de suivre avec moi la formation de professeur proposée à la Moray House d'Édimbourg. Et, comme moi, elle était sur le point d'être titularisée.

Mes deux amies n'auraient pas pu être plus différentes : Suzanne, grande comédienne et très sûre d'elle, était bruyante et aimait flirter. Michaela était la plus calme de nous trois. Douce et dévouée, elle tenait énormément à ses nouveaux élèves. Si j'avais besoin de me changer les idées et de passer un bon moment, j'appelais plus spontanément Suzanne ; s'il me fallait une oreille attentive, je téléphonais plus volontiers à Michaela.

— Comment vont les enfants ? m'interrogea cette dernière.

Je compris aussitôt qu'elle parlait de ma famille et non de l'école.

— Super bien.

— Et il y en a d'autres qui arrivent.

Elle sourit.

— Pouah, je ne sais pas comment ils font. (Suzanne frémit.) On dirait qu'ils ont suivi des cours exprès.

— Euh, c'est seulement le premier de Jo.

Ce qui ne changerait rien à l'opinion de Suzanne, qui considérait les mioches comme d'atroces petites créatures avec lesquelles elle ne voulait pas avoir affaire.

Johanna MacCabe était l'une de mes plus proches amies, malgré nos sept ans de différence. Quand Braden avait rencontré sa femme, Joss, celle-ci était entrée dans notre petite famille avec sa bonne copine Jo Walker, qui avait bientôt rencontré l'amour de sa vie, Cameron MacCabe. Ils s'étaient mariés deux ans plus tôt et Jo était désormais enceinte.

Elle n'était pas la seule. Ellie, ma sœur, et son mari, Adam, attendaient leur deuxième. Ils avaient déjà un adorable garçonnet de deux ans nommé William, et ils espéraient cette fois une petite fille.

— Elle est folle. (Suzanne grimaça.) Mais regardez à qui je parle. Des profs. Quelle personne saine d'esprit voudrait devenir prof ? Oh... (Elle écarquilla les yeux en avisant quelque chose par-dessus mon épaule.) Celui-ci est craquant.

Michaela et moi échangeâmes un coup d'œil entendu et je me retournai pour reluquer aussi discrètement que possible l'étalon qui avait ainsi attiré l'attention de Suzanne.

— Elle est partie ! gloussa Michaela.

J'arrachai mon regard au grand balèze aux biceps saillants qui correspondait parfaitement aux critères de notre amie, et j'observai Suzanne traverser la salle avec un déhanché spectaculaire.

— Je ne sais pas comment elle fait pour changer de mec tous les quinze jours.

Suzanne avait largement dépassé la dizaine de conquêtes. Mais je ne la jugeais pas. Elle pouvait bien faire ce qui lui chantait, tant qu'elle restait prudente. Pour ma part, je n'avais pas l'habitude de coucher à droite à gauche. En toute honnêteté, j'avais même laissé tomber toute pratique sexuelle. La première et dernière fois que j'avais succombé, je m'étais brûlé les ailes. Je n'avais donc nullement l'intention de me jeter dans un lit avec qui que ce soit avant d'être absolument certaine qu'il existait bien des sentiments entre nous.

Pour l'heure, je me satisfaisais amplement de ma vie actuelle. J'étais bien trop occupée pour aller plus loin qu'un flirt du vendredi soir, et cela me convenait à la perfection. J'étais encore jeune. J'avais tout le temps. Suzanne semblait s'être donné pour mission d'essayer chacun des crapauds existants avant de découvrir ce fameux prince charmant.

Suzanne revint à notre table avec sa target et ses deux amis. Ils s'assirent avec nous et se présentèrent. Malheureusement, celui sur lequel elle avait jeté son dévolu, Seb, se désintéressa rapidement d'elle pour s'adresser à moi. Par chance, l'un de ses compagnons semblait préférer mon amie.

Seb était très gentil. Il me posa des tas de questions sur moi, et j'en fis autant. Nous discutâmes en riant de tout et de rien, et les garçons allèrent chercher une autre tournée.

Au bout de quelques heures, nos nouveaux copains suggérèrent d'aller en boîte. Michaela ne paraissait pas convaincue, et je ne voulais pas la laisser seule. Suzanne et moi allâmes donc nous rafraîchir aux toilettes pour la laisser y réfléchir.

Nous étions debout devant les lavabos, à nous remettre du fard et du rouge à lèvres, quand Suzanne déclara :

— Eh bien... Seb est séduisant. Est-ce qu'il mérite de mettre un terme à la plus longue période d'abstinence de l'histoire ? Ou est-ce que tu comptes lui jouer une version de Hannah l'Allumeuse, à lui aussi ?

— Hannah l'Allumeuse ? grommelai-je.

Elle loucha vers moi d'un air entendu.

— Hannah l'Allumeuse. La fabuleuse Hannah Nichols qui décroche toujours le plus canon du lot, badine avec lui pendant quelques heures, puis le laisse rentrer chez lui avec la queue entre les jambes et sans numéro de téléphone.

— Je n'allume personne, m'offusquai-je. Si je ne suis pas intéressée, je ne fais pas croire que je le suis. Ce sont de simples conversations sans suite, voilà tout.

Cette fois, elle me dévisagea comme elle le faisait de plus en plus souvent. Son air impatient indiquait qu'elle ne me comprenait pas. Pas du tout.

— Mais qu'est-ce qui cloche, chez toi ? Quand vas-tu enfin tourner la page et t'intéresser à quelqu'un d'autre ?

Je secouai la tête, faisant mine de ne pas comprendre à quoi elle faisait allusion.

— Tu ne t'es jamais dit que je pouvais être heureuse ? N'est-ce pas l'objectif de chacun ? Trouver le bonheur ? Et moi, je le suis. J'adore mon job, ma famille et mes amis. J'ai une vie super, Suzanne.

Elle ricana bruyamment.

— Ouais, continue à te raconter des salades.

Je m'empourprai, indignée.

— C'est quoi, ton problème, ce soir ? C'est à cause de Seb ? Parce que je te le laisse volontiers.

Suzanne plissa les paupières.

— Oh, je pourrais me le faire, si je voulais, ne t'en fais pas pour moi.

— Alors pourquoi ce comportement ?

— Ne me parle pas comme à un de tes élèves. Tu sais, tu es devenue vraiment chiante, depuis quelque temps.

Je partis d'un rire incrédule, ne comprenant pas comment la conversation avait pu prendre pareil tour. Suzanne n'était pas la personne la plus délicate au monde, et elle avait tendance à s'emporter un peu vite, mais là elle paraissait résolue à jeter un tas de méchancetés à la figure, chose qu'elle n'avait encore jamais faite.

— À ma décharge, tu agis franchement comme une enfant.

— Ouais, c'est ça. (Elle leva les mains, faisant une fois de plus étalage de ses talents de comédienne.) Allons voir si Michaela veut aller en boîte...

J'étais à peu près sûre qu'elle allait ajouter quelque chose, mais elle se contenta de pincer les lèvres et de sortir en furie des toilettes.

Je m'apprêtais à rejoindre les autres quand je reçus un SMS de Lucy, que j'avais rencontrée à ma formation, qui me proposait de la rejoindre pour boire un verre. Elle était au coin de la rue avec quelques amis dans un pub du Royal Mile, et elle savait que j'étais de sortie. Je lui répondis avant d'aller nonchalamment me réinstaller à table.

— Michaela a décidé de venir ! s'exclama Suzanne avec entrain, comme si elle ne venait pas de m'envoyer bouler.

Je pressai l'épaule de Michaela et leur adressai à tous un sourire.

— Amusez-vous bien. J'ai un truc à faire.

Sans me soucier des bredouillements de Suzanne, qui tentait de m'humilier, je quittai rapidement le bar, la pimbêche et les charmants garçons, pour passer le reste de la soirée à m'entourer avec des gens qui se fichaient que je sois célibataire ou mariée, maigre ou grosse, ambitieuse ou décontractée. Des gens sortis dans le seul but de se détendre après une semaine de travail ; c'était exactement ce que je souhaitais, moi aussi.

La vie était belle. Je n'avais certainement pas besoin qu'une personne vienne tenter de me convaincre du contraire, sous prétexte qu'elle-même n'était pas bien dans ses baskets.

2

Le matin suivant, je m'apprêtais dès le réveil pour la *baby shower party* de Jo et Ellie. Ma mère, Élodie, l'organisait chez mes parents pour toutes les filles, pendant que les hommes veilleraient sur les enfants.

Je venais d'éteindre mon sèche-cheveux et étais sur le point de me maquiller quand la sonnette retentit. Comme je n'attendais personne, je me demandai si une des filles avait décidé de passer avant la fête.

— Oui ? répondis-je à l'interphone.

— C'est moi, m'informa une voix grave et familière.

Ravie de cette visite inattendue, je m'exclamai :
— Monte !

Quand j'ouvris la porte, Cole Walker me sourit et entra. Je tendis la joue pour l'embrasser et lui proposai un café.

— Je veux bien, accepta-t-il en me suivant vers la cuisine.

Cole était le petit frère de Jo. Il avait un an de moins que moi, mais on ne l'aurait pas cru. Je n'avais jamais rencontré un garçon de mon âge aussi mûr que lui. Il avait toujours été comme ça. Il se comportait plus comme un homme de trente ans que comme un garçon de vingt et un.

Nous étions devenus amis parce que nos familles étaient très fusionnelles, mais nous nous étions considérablement rapprochés l'année de mes dix-sept ans, à tel point que je le considérais comme mon meilleur ami. J'avais souvent trouvé dommage qu'il n'y ait aucune attirance sexuelle entre nous, car Cole était l'un des types les plus gentils que je connaisse et il aurait fait un petit copain hors pair.

Même s'il avait tendance à s'emporter rapidement, surtout si l'on s'en prenait à une personne à laquelle il tenait, Cole ne portait presque jamais de jugement sur les autres. Il pouvait parfois paraître impudent, voire intimidant, mais je le savais pragmatique, attentionné, intelligent, créatif, compatissant, fidèle et raisonnable, malgré ce que pensaient ceux qui se fiaient aux apparences.

Dépassant le mètre quatre-vingts, Cole était carré et sportif – il avait un corps incroyable, sculpté par les arts martiaux et des séances de musculation hebdomadaires. Sa sœur le taquinait toujours pour qu'il se décide à faire couper ses cheveux blond vénitien en bataille, mais ils ne dépareillaient pas avec sa barbe de plusieurs jours. Pour ne rien gâcher, de magnifiques yeux verts venaient illuminer son beau visage. Ce n'était pourtant pas son physique avantageux qui retenait l'attention, même si nombre de filles se retournaient sur lui. Non, c'étaient ses tatouages. Des lettres étaient inscrites à l'intérieur de son poignet droit, et les plumes noires qui s'achevaient derrière son épaule prenaient naissance au niveau de son biceps, où un aigle déployait ses ailes. Le rapace tenait dans ses serres une montre de gousset à l'ancienne. Son bras gauche était encore vierge de toute inscription, mais il planchait d'ores et déjà sur un motif pour le recouvrir.

Il arborait également le même tatouage que Cam, son meilleur ami. Cole l'avait dessiné quand il avait quinze ans. On discernait un J&C dans un enchevêtrement tribal de plantes épineuses et de fioritures. Cam l'arborait sur le torse. À ses dix-huit ans, Cole l'avait fait reproduire sur un côté de son cou, là où on voyait battre son pouls.

Je savais combien ce symbole comptait à ses yeux. Pour Cam, ce J&C n'incarnait pas seulement sa relation avec Jo, mais aussi son amitié avec Cole, qui, lui, y lisait « Jo & Cam ». Cole avait vécu des moments difficiles à l'époque où il vivait encore avec Fiona, sa mère alcoolique. Elle n'était jamais là pour lui. Jo l'avait élevé seule. Quand il avait eu quatorze ans, son aînée avait découvert que leur mère le battait, et ils n'avaient dès lors plus tardé à emménager avec Cameron, la laissant seule dans l'appartement du dessus.

Fiona était désormais morte depuis deux ans ; elle avait succombé à une crise cardiaque. Je supposais que ça n'avait pas été facile pour Cole, pour tout un tas de raisons. J'avais essayé de lui en parler, mais c'était le seul sujet qu'il refusait d'aborder. En ce qui le concernait, Jo était à la fois sa mère et sa sœur, et Cameron leur avait sauvé la vie. Il n'avait besoin de personne d'autre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandai-je en préparant le café. Tu ne devrais pas être au boulot ?

Cole étudiait aux Beaux-Arts d'Édimbourg, mais il travaillait en parallèle – et depuis ses seize ans – à *INKarnate*, une boutique de tatouage de renom située à Leith. Stu Motherwell dirigeait le salon depuis plus de vingt-cinq ans, et Cole y était entré comme garçon de courses pour s'habituer à l'endroit. À dix-huit ans, il avait ensuite débuté là-bas

un apprentissage à temps partiel. Je savais que Stu le considérait comme un fils et se reposait beaucoup sur lui.

Je ne doutais pas qu'il l'aiderait bientôt à gérer l'entreprise.

— Je commence tard, répondit-il en récupérant sa tasse de café affublée d'un MERCI. Dans une demi-heure. Je me suis dit que j'avais le temps de passer te faire un coucou.

Je m'appuyai contre le comptoir et l'étudiaï avec attention.

— Pourquoi ? Est-ce que tout va bien ?

Il me considéra à son tour longuement.

— C'est justement ce que je suis venu te demander. Avec tout ce qui se passe...

Comprenant où il voulait en venir, je lui adressai un sourire rassurant.

— Oui, ça va. Sincèrement.

Il fronça les sourcils.

— Tu ne m'as pas donné beaucoup de nouvelles dernièrement, et...

Il haussa les épaules.

— Cole, j'ai du travail par-dessus la tête entre le lycée et le bénévolat. Ça me stresse et je me focalise dessus, au détriment du reste.

— Tu es sûre que c'est tout ?

— Croix de bois, croix de fer.

Il posa alors les yeux sur la table de la cuisine, où les cadeaux pour la fête étaient déjà emballés. Je le vis remarquer la boîte de préservatifs que je comptais offrir à Jo et Ellie pour plaisanter. Il ricana.

— Je ne t'envie pas du tout.

— Deux femmes aux hormones en ébullition et un paquet de capotes ? Ce ne serait pas plutôt un vendredi soir de rêve, pour toi ? le taquinaï-je.

Il pouffa, car nous savions tous deux que j'étais loin du compte.

Cole n'était vraiment pas du genre coureur. Certes, il n'était pas non plus un ange, mais il préférait les relations sérieuses. Il sortait d'ailleurs avec une étudiante en histoire de l'art, Steph.

— Au moins, moi, j'ai besoin de capotes.

Il sourit, non sans aménité. Je fis la grimace.

— Oui, ça fait un bail.

— Rectification : ça fait trop longtemps. (Il plissa le front.) Quand vas-tu te décider à laisser une chance à quelqu'un ?

— C'est juste que je ne veux pas coucher avec n'importe qui. Je ne suis pas Suzanne, tu sais ?

— Je n'ai jamais dit le contraire. Mais tous les garçons ne cherchent pas seulement à te sauter pour te plaquer le lendemain. (Il se radoucit.) Tu n'es pas le genre de fille qu'on a envie de quitter, Hannah. Donne à quelqu'un l'occasion de te le prouver. Tu n'as jamais été en couple. Comment peux-tu juger si tu n'en as pas fait l'expérience ?

Je ris doucement.

— Je ne juge pas. Je suis simplement très bien toute seule, pour l'instant. En parlant de couples... comment va ton boulet ?

Cole soupira.

— Elle angoisse. Je lui ai promis de passer chez elle après le boulot pour l'aider à bosser sur sa dissert.

— Oh. (Je me moquai gentiment de lui.) Tu es un petit ami adorable.

Cole avala une dernière gorgée de café et posa sa tasse dans l'évier. Puis il se pencha pour me déposer un baiser sur la joue.

— La prochaine fois que tu verras Steph, tu voudras bien lui répéter ça ?

— Il y a de l'eau dans le gaz ? m'enquis-je en le rattachant à la porte.

— Elle n'arrête pas de me faire des réflexions.

— Je suis sûre que ça ira mieux quand elle sera plus détendue.

— Mmm. (Il sortit sur le palier en souriant.)
Passe une bonne journée !

— Toi aussi, répliquai-je avec humour. Qui sait ? Après sa rédac, elle aura peut-être besoin de cours particuliers...

Je haussai les sourcils à plusieurs reprises. Cole gloussa et descendit les marches deux à deux.

— L'espoir fait vivre.

Dès que j'eus franchi la porte de chez mes parents, j'entendis une cacophonie de voix féminines émaner du salon.

Mon père apparut dans le couloir alors que je refermais derrière moi, et ses prunelles s'illuminèrent.

— Salut, papa.

J'allai me blottir dans ses bras.

— Salut, ma puce. (Il m'embrassa sur le crâne et recula légèrement pour m'observer en souriant.)
Ça faisait longtemps.

Je grimaçai.

— Désolée de ne pas pouvoir passer plus souvent. Je croule sous le boulot.

Mon père était professeur d'histoire antique à l'université d'Édimbourg. Il était intelligent, passionné, décontracté et, surtout, diablement perspicace. Il plissa les paupières en m'examinant.

— Tu es sûre que c'est tout ?

— Oui, oui. Ça va, je te jure.

— Tu me le dirais, si ça n'allait pas ?

Je suppose qu'il avait bien le droit de redouter que je lui taise mes problèmes. J'avais déjà un passif en la matière. Mais pour une fois, je disais vrai.

— C'est du passé.

— Clark ! Tu peux servir ces amuse-bouches, s'il te plaît ?

La voix de ma mère portait depuis la cuisine. Mon père écarquilla les yeux d'horreur feinte.

— J'essaie de m'échapper. Au secours.

J'éclatai de rire.

— File, répliquai-je en désignant la porte. Je fais diversion.

Il poussa un soupir de soulagement, m'embrassa sur la joue et s'éclipsa en hâte. Maman surgit la seconde d'après.

— Oh, Hannah. (Elle me sourit et ouvrit grands les bras.) Je suis tellement contente de te voir, ma chérie. (Elle m'étreignit vigoureusement.) Tu n'aurais pas vu ton père, par hasard ?

— Euh, il vient de partir.

Maman recula, les lèvres pincées.

— Il était censé aider.

— Maman, c'est le seul homme ici. Ce n'est pas très juste de lui demander ce que les autres n'ont pas à faire.

Elle ronchonna mais n'insista pas.

— Tu veux bien me donner un coup de main, dans ce cas ?

Je lui montrai mes paquets.

— Dis-moi d'abord où je peux poser ça.

— Au salon.

Je m'y rendis aussitôt tandis que ma mère retournait à la cuisine. Mes sœurs et amies me sautèrent immédiatement dessus. Ellie fut la première à me rejoindre. Comme lorsqu'elle était enceinte de William, elle avait non seulement un

ventre proéminent, mais des joues rebondies et des lèvres plus pleines. Elle était absolument adorable, même si elle s'en défendait.

— Hannah.

Elle m'attira à elle et je l'embrassai maladroitement, m'efforçant de ne pas écraser son bidon.

— Els, tu es resplendissante. (Je lui plantai un baiser sur la joue et reculai pour l'observer.) Tu es encore plus grosse que la dernière fois.

Elle gémit.

— M'en parle pas. À côté de Jo, je ressemble à une génisse.

Jo éclata de rire et repoussa doucement Ellie afin de pouvoir m'embrasser à son tour.

— J'ai l'impression de ne plus t'avoir vue depuis une éternité, se plaignit-elle en m'enlaçant.

En dehors de son ventre clairement dessiné, elle n'avait pas beaucoup changé : elle était plus superbe que jamais. Je me demandais combien de femmes dans cette pièce la détestaient de rester si sexy alors qu'elle était enceinte.

— Je suis tellement occupée. Je suis navrée.

— Pas la peine. (Elle me gratifia d'un sourire rassurant.) Je sais à quel point tu travailles dur.

— Bon, à mon tour. (Un accent chantant américain caressa mes tympan quelques secondes avant qu'Olivia Sawyer me prenne dans ses bras.) Ça fait des siècles, geignit-elle. (À la lueur dans ses prunelles, je compris qu'elle me taquinait surtout.) Tes cheveux ont vachement poussé !

Liv, pour les intimes, une brunette bien roulée et séduisante, était comme une sœur pour Jo. Le père de Liv, Mick, avait servi de figure paternelle à Jo durant son enfance. Il était pourtant reparti aux États-Unis pour y rejoindre sa fille – Liv –, dont il n'avait appris l'existence qu'aux

treize ans celle-ci. Il était néanmoins revenu en Écosse sept ans plus tôt, à la mort de sa femme, la mère d'Olivia. Liv l'avait accompagné pour qu'ils puissent reconstruire leur vie après cette perte tragique. Mick et Jo avaient travaillé ensemble dans la société de peinture et de décoration qu'il avait créée, et papa avait décroché à Liv un job dans la principale bibliothèque du campus. Son conte de fées s'était poursuivi quand elle avait épousé l'un des hommes les plus canon de cette planète : Nate Sawyer, le meilleur ami de Cam.

Tous les membres de cette petite bande étaient si étroitement liés qu'on formait une grande fratrie.

— Le travail. (Je haussai tristement les épaules.) Être en période d'essai me pompe toute mon énergie.

Pour ne rien arranger, Liv et Nate s'étaient installés en périphérie d'Édimbourg, dans une maison assez vaste pour leur famille grandissante. Ils avaient une fille de quatre ans, Lily, et une autre d'un an, January.

— J'en déduis que c'est Nate qui garde les enfants ?

— Tous les pères sont ensemble. (Joss s'approcha de moi en souriant, une flûte de Buck's Fizz à la main.) Ma chérie. (Elle m'embrassa avec affection.) Je suis contente de te voir.

— Moi aussi. (L'image qui venait de me traverser l'esprit me mit en joie.) Tous les mecs sont réunis avec les gamins ?

Joss gloussa.

— Ouais. Ils les ont emmenés au zoo.

J'éclatai de rire.

— Quatre hommes et cinq bambins. Ils sont largement en infériorité.

Braden était le père d'une petite Beth de presque six ans et d'un Luke âgé de trois ans. Joss était

une Américaine venue étudier à Édimbourg. Elle avait vécu un drame en perdant tous ses proches lorsqu'elle avait quatorze ans – sa mère, Sarah, son père, Luke, et sa petite sœur, Beth. Sa mère ayant été écossaise, Joss avait décidé de repartir de zéro sur sa terre natale. Après avoir obtenu son diplôme, elle avait emménagé avec Ellie, puis rencontré Braden, et leur liaison était rapidement devenue fusionnelle. Ils étaient désormais mariés depuis sept ans, et je n'étais pas certaine de connaître un couple plus heureux.

— On verra s'ils reviennent en un seul morceau, marmonna Joss d'un ton pince-sans-rire.

Après avoir plaisanté quelques minutes avec eux, j'entendis maman m'appeler et je me précipitai dans la cuisine pour l'aider à dresser le buffet.

Puis nous nous installâmes toutes au salon, saluant avec admiration chacun des présents et éclatant de rire quand Jo me lança la boîte de préservatifs.

Je les laissai ensuite discuter, restant assise à profiter de la joyeuse atmosphère et de l'excitation liée aux futures naissances. Jo et Ellie en étaient presque à sept mois toutes les deux. Aucune d'elles n'ayant voulu connaître le sexe du bébé, tout le monde avait choisi des cadeaux neutres.

Quelques heures plus tard, légèrement enivrée par la boisson et ayant grand besoin d'eau, je disparus à la cuisine. Joss me suivit de près.

— Coucou, lui lançai-je par-dessus mon épaule tout en me remplissant un verre bien frais.

Joss me jaugea du regard.

— Tu as l'air fatigué. Est-ce que ça va ?

— Je me suis couchée tard. Et je suis épuisée d'avance avec l'arrivée de ces deux nouveaux nourrissons, répliquai-je un brin moqueuse. Je n'aurai

plus une seconde à moi, avec tous ces baby-sittings à venir.

Joss poussa un grognement.

— Je te comprends. Avec toutes les fois où Jo et Cam m'ont dépannée, je vais devoir leur rendre la pareille. Beth, Luke *et* un bébé ? Je ne m'en relèverai pas !

— Arf, laisse Braden gérer.

Elle pouffa, mais une voix masculine retentit :

— Laisser Braden gérer quoi ?

Nous nous tournâmes toutes deux vers la porte et le vîmes qui approchait de nous. Il tenait Luke dans ses bras, tandis que Beth se précipitait vers sa mère.

— Maman, je me suis assise sur un pingouin ! cria-t-elle en lui agrippant les jambes.

Joss caressa sa tignasse déjà ébouriffée, mais garda le regard braqué sur Braden.

Il gloussa.

— Pas un vrai pingouin.

— Merci, mon Dieu. (Elle souleva sa fille maigrelette.) J'ai cru qu'on allait se retrouver avec un procès sur les bras. (Elle frotta son nez contre celui de Beth.) Tu t'es bien amusée avec les animaux, ma poupée ?

Beth hocha la tête, puis se retourna vers son père. Elle s'apprêtait à ajouter quelque chose quand elle me repéra.

— Hannah ! s'exclama-t-elle d'une voix stridente.

Elle se dépêtra aussitôt des bras de sa mère et se précipita dans les miens, tandis que Joss allait embrasser le crâne de son fils et les lèvres de son mari. Je m'accroupis pour attraper Beth, dont le flot de paroles s'accélérait à mesure que le bruit dans la maison augmentait. Il me sembla entendre les pleurs de January et les gloussements de William.

La magnifique Lily, aux cheveux bruns et au teint olivâtre, pointa le bout de son nez derrière la jambe de Joss. Elle courut vers Beth et moi, un tigre en peluche prisonnier de sa minuscule main.

Je la saisis elle aussi, alors que Braden et Joss s'écartaient de la porte pour laisser entrer un Nate à la mine soucieuse. Quand il m'aperçut avec Lily, il se détendit et adressa à Braden un regard soulagé.

— J'ai confié Jan à Liv, la femme qui murmure à l'oreille des bébés.

Un soudain éclat de rire nous parvint depuis le salon.

— William. (Braden sourit.) Un clown en devenir.

— Hannah ! (Beth me tira le poignet pour attirer mon attention.) On a vu des lions.

— Et des tigres, Nanna, ajouta doucement Lily avant de mordiller la patte de sa peluche.

Mon prénom était encore trop compliqué à prononcer pour elle.

— Qu'est-ce que... s'exclama une voix puissante, à la fois confuse et consternée.

Quelques secondes plus tard, mon cadet Declan fit son entrée dans la cuisine, main dans la main avec sa petite amie. Dec avait dix-huit ans et sortait avec Penny depuis deux ans. Je n'étais pas aussi proche de lui que je l'aurais souhaité, mais je pense que c'était surtout dû à son âge et au temps qu'il consacrait à sa copine.

Il balaya la pièce du regard, complètement dérouté.

— Est-ce qu'on est dimanche ?

Je me mis à rire. Il faisait allusion aux célèbres repas dominicaux de ma mère. Tout le monde ne pouvait pas venir chaque semaine, mais lorsque nous étions tous réunis, la maison était pleine à craquer, terriblement bruyante.

— Non. C'est juste la *baby shower party* d'Ellie et Jo.

— Comme si on n'était pas déjà assez nombreux, grommela-t-il d'un ton maussade.

— Hé, le réprimanda Joss, tu devrais te réjouir.

— Ouais, ouais. (Il se fendit d'un demi-sourire.) Ça doit juste être sympa de trouver la maison déserte en rentrant, une fois de temps en temps.

— Mmm. (Je me levai sans lâcher les petites.) On a tous compris pourquoï.

Je louchai vers Penny d'un air lourd de sous-entendus et décochai un clin d'œil à mon frère.

Il eut une moue exaspérée.

— Tu as vraiment un truc qui débloque. (Il entraîna tendrement vers la porte une Penny, toujours si silencieuse et désormais rougissante.) On est à l'étage.

— Ne faites rien que je pourrais faire ! lui lançai-je sous les rires de Braden, Nate et Joss.

Nate secoua le chef à mon intention.

— Tu es vraiment sadique avec lui.

Je réagis d'une grimace faussement outrée et baissai les yeux vers les filles.

— Vous avez entendu ? Tata Hannah n'est pas sadique, si ?

Beth secoua résolument la tête pendant que Lily opinait, n'ayant naturellement pas compris la question.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI BOOKS IBERICA
le 6 juin 2016.

Dépôt légal : juin 2016.
EAN 9782290124987
OTP L21EDDN000835N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion